

Les trois angélus

Le matin : Les cloches matinales nous disent qu'en acquiesçant à la parole de l'Ange, Marie est devenue l'aurore de notre bonheur, puisqu'elle a fait briller à nos yeux Jésus, le Soleil de justice... Nous offrons alors à notre céleste Mère notre premier bonjour pour la remercier d'avoir veillé sur notre sommeil ; nous lui demandons l'eau de la grâce, seule capable de communiquer à nos âmes la force de travailler pour le ciel.

A midi : Quand l'astre du jour est arrivé au milieu de sa course, les douces vibrations de l'airain sacré continuent heureusement cette prédication du matin, nous invitant à nous reposer un peu... à tomber à deux genoux pour redire cette incomparable parole : "*Et le Verbe s'est fait chair, et Il a habité parmi nous*". Il a comme nous souffert et travaillé...

Le soir : La cloche de l'Angelus donne un caractère de douce et délicieuse poésie aux contrées catholiques... C'est l'heure où la ciel et la terre semblent réunir tout ce qu'il y a de plus doux dans le monde de la nature et dans celui de la grâce pour mieux nous ravir. Dieu est là, penché sur le monde, nous bénit en écoutant nos prières... nous conjurons Marie de porter aux pieds de l'Éternel notre repentir et les mérites acquis durant la journée. *Marie, notre espoir.*

La vie revêt deux formes : Marthe est le symbole de la vie active, et Marie celui de la vie contemplative. L'une conduit à l'autre ; la première est la base de l'édifice, la seconde sa perfection.

Saint GRÉGOIRE LE GRAND.

La petite Lili, six ans, trouve son grand-père terriblement vieux.

— Grand-père lui dit-elle l'autre jour à brûle pourpoint, avez-vous connu l'arche de Noé ?

— Non, certes, répondit le vieillard interloqué.

— Alors, comment avez-vous pu échapper au déluge ?

Le coin du grand-père

Ce coin, près du foyer, c'est le coin du grand-père. C'est là, je m'en souviens, qu'il aimait à s'asseoir, Les pieds sur les chenets, dans sa vieille bergère ; Là qu'il lisait le jour et sommeillait le soir.

Je crois le voir encor. Sa tête, couronnée De beaux cheveux blanchis par l'âge et le chagrin, Se penchait en avant, doucement inclinée ; Son visage était grave, à la fois, et serein.

Son cœur était ouvert à tous. On pouvait lire Le calme sur son front, la bonté dans ses yeux ; Et, lorsque sur sa bouche il passait un sourire, On croyait voir briller comme un rayon des cieux.

Puis il était si bon pour moi ! Dès que décembre, Neigeux, humide et froid, me fermait le jardin, Souvent, à ses côtés, je jouais dans la chambre : Vénérable grand-père et petit-fils mutin !

Je vous laisse à penser le tapage et la fête, Quand la ronfle à mon gré sifflait sur le plancher, Quand mes soldats de plomb, rangés, tambour en tête, Sous mon commandement semblaient prêts à marcher !

" Regarde donc ! regarde ! oh ! regarde, grand-père ! Il souriait, et moi, m'excitant par des cris Au combat, d'un seul coup je culbutais à terre Tous ces pauvres soldats disloqués et meurtris.

Puis, lorsque j'étais las de jouer : " Une histoire, Grand-père ! " Et me voilà sur ses genoux assis. Il cherchait un moment dans sa vieille mémoire, Et, me baisant au front, commençait ses récits.

C'étaient des souvenirs de l'enfance lointaine, Ou bien quelque beau conte, un conte d'autrefois, Terrible... et j'écoutais, ne respirant qu'à peine, Mon oreille et mon cœur suspendus à sa voix.

Souvent, dans la veillée, il prenait son gros livre : " Un vieillard, disait-il, et l'ami du vieillard ! " Et tandis qu'il ouvrait ses deux fermoirs de cuivre, Un céleste bonheur animait son regard.

Les mains jointes, le front recueilli, son visage Reflétait tout son cœur, ce cœur humble et pieux, Et rarement son doigt tournait la sainte page, Sans qu'une douce larme y tombât de ses yeux.

Ainsi Dieu le reprit, lisant sa vieille Bible. Un soir, je l'appelais, le croyant endormi... Il n'était plus ; la mort, comme un sommeil paisible, L'avait couché, serein, auprès de son ami.

Maintenant, son fauteuil est vide. Le grand-père Ne viendra plus jamais s'asseoir au coin du feu. Mais sa place est meilleur au Ciel que sur la terre ; Il ne nous a quittés que pour aller à Dieu.

L. TOURNIER